

Dynamique du capitalisme et guerres

Bernard GERBIER

LEP II-CNRS

Université Pierre Mendès-France de Grenoble

Résumé

Bien que la guerre soit un phénomène économique majeur, elle est peu étudiée par les économistes. Pour tenter d'attirer l'attention de la profession sur ce manque, l'article propose une explication économique de la guerre en termes de cycles hégémoniques (centenaires) et de cycles Kondratieff. Il en ressort que les guerres sont des éléments essentiels de la dynamique de l'accumulation (disponibilité des ressources, technologies, capacité de financement) et qu'elles constituent des moments-clés de la dynamique du capitalisme par (re)définition des règles du jeu de l'économie mondiale.

Mots-clés : guerre, guerre hégémonique, dynamique du capitalisme, cycles hégémoniques, cycles Kondratieff,

Abstract

Though wars are major economic phenomenons, economists doesn't study them very much. This paper tries to explain wars as a mechanism of the dynamics of capitalism through hegemonic and Kondratieff cycles. Wars are organic components of the dynamics of capital accumulation (ressources' availability, technologies, capacity of financing). They are also key moments of the capitalist dynamics through the (re)definition of the rules of the game of the world economy.

Key-words : war, hegemonic war, capitalist dynamics, hegemonic cycles, Kondratieff cycles.

L'existence d'un cycle de vie des grandes puissances est une question cycliquement débattue. C'est une réalité à peu près admise, même si elle suscite aujourd'hui quelques réserves dès lors qu'il s'agit d'envisager un éventuel déclin américain. Elle a généré un nombre certain de théories dites du cycle hégémonique. Ces théories sont souvent liées à une des modalités de la théorie des cycles Kondratieff. Cependant, malgré ce référent, elles ne sont généralement pas le fait d'économistes, mais d'historiens ou de politistes, voire de sociologues. La raison de

cette curieuse carence de notre discipline me paraît devoir être recherchée dans le fait que les théories du cycle hégémonique traitent par essence des guerres. Or les économistes répugnent à étudier un phénomène destructeur (la guerre) ou ressenti comme prédateur (l'économie militaire) alors que l'économie serait la science de la production (tradition classique) ou du bien-être (tradition libérale). Cette répugnance, qui n'a pas toujours été aussi vive même si elle a toujours existé, a sans doute été accrue par la volonté du courant théorique dominant de constituer une science économique pure de toute considération de pouvoir politique alors que la guerre ou l'économie militaire exprimerait par essence le pouvoir pur.

Pourtant, les guerres, particulièrement les guerres majeures et/ou hégémoniques, sont un élément essentiel pour le fonctionnement de l'économie mondiale et des pays impliqués. Elles sont en tout cas économiquement bien plus importantes que ce qui leur est traditionnellement reconnu dans l'analyse économique qui y a peu consacré de travail.¹ Les économistes admettent évidemment que les guerres ont des conséquences politiques, démographiques, matérielles, financières, mais ils rechignent à aller plus loin que ces constats banals.² En particulier, les économistes rechignent à rechercher les conséquences des guerres sur l'économie et l'organisation du système-monde. Pourtant, ces dernières sont structurellement très importantes, y compris pour l'économie. « *Pour cette raison, l'habitude de traiter les guerres comme des chocs transitoires et intermittents doit être reconsidérée. Les guerres et leurs effets représentent au contraire des processus systémiques fondamentaux* » (Thomson et Zuk, 1982, 640).

Dans la science politique, la guerre est largement débattue en référence avec le cadre dynamique de Kondratieff, ce dernier ayant suggéré - sans en fournir de théorie tout comme pour le cycle - une corrélation entre le cycle de l'économie et la guerre, pour des raisons de tension entre économies sur des marchés et les matières premières. La discussion ne paraît pas être parvenue à des conclusions définitives : d'un côté, de nombreux auteurs construisent une corrélation entre guerres et phase ascendante du cycle pour près de 80% des guerres qu'ils envisagent. De l'autre, le scepticisme continue de perdurer sur la valeur de cette corrélation (Barr, 1979 ; Conybeare, 1990).

En fait, on retrouve dans cette discussion les mêmes ingrédients et donc les mêmes difficultés que pour la mise à jour du cycle. Mais là s'ajoute un phénomène supplémentaire : de quelles guerres parlons-nous ? Il est en effet clair que se pose un problème de définition de la période historique et du champ spatial considérés. Comme l'a montré J. S. Levy (1985), la multiplicité des qualificatifs utilisés (« *globale* », « *mondiale* », « *extensive* », « *systémique* », « *hyper* », ... auxquels on peut ajouter le sien propre, « *générale* », et celui de « *majeure* ») ainsi que la non-identité des listes des guerres prises en compte reflètent bien la diversité des problématiques employées pour traiter de cette question.

Un premier élément de discussion est le cadre historique. La plupart des auteurs le font remonter vers 1500, le XVI^e siècle étant considéré comme celui du passage à l'ère moderne pour certains, au capitalisme pour d'autres. Cependant, des auteurs essentiels comme R. Gilpin (1981) ou R. Vayrynen (1983a) s'en tiennent à la fin du XVIII^e siècle, soit qu'ils considèrent qu'ils traitent du capitalisme pleinement constitué, c'est à dire « industriel », soit que les données nécessaires à un traitement en termes de Kondratieff ne permettent pas de remonter au-delà.

Le deuxième élément de discussion est le cadre spatial de référence. La plupart des études accordent en effet une place essentielle, quasi - exclusive pour certains comme A. Toynbee, au continent européen soit comme théâtre d'opérations, soit surtout comme origine des « grandes puissances » impliquées. Il est clair que la référence spatiale est alors une référence empirique de statut palliatif d'une véritable définition théorique. La question, en effet, n'est pas seulement de savoir si la guerre a impliqué toutes les puissances dominantes directement (« *guerre hégémonique* » selon R. Gilpin et d'autres) ou indirectement dans un système d'alliance (« *guerre mondiale* » selon C. Chase-Dunn, J. Sokolovsky, 1983), ou si elle est « *globale* » par opposition à « *inter-étatique* » (J. D. Singer et M. Small, 1972) ou simplement mondiale. Pour essayer de faire avancer la nécessaire analyse du statut économique de la guerre, on dispose essentiellement de deux grands corpus théoriques, parfois mêlés : celui de l'Economie Politique Internationale dans ses travaux sur l'hégémonie et celui des cycles ou ondes longues à la Kondratieff.

I – Cycles hégémoniques et guerres

L'Economie Politique Internationale n'est pas une théorie ni même un courant, mais un programme de recherche basé sur la nécessité de mettre fin au « *long et terrible divorce qui existe entre la science politique et l'économie dans l'étude du système mondial* » (Strange, 1998, 3). Malgré ses limites découlant de l'absence d'un cadre théorique renvoyant à la dynamique de l'accumulation du capital et pas seulement à « l'économie de marché », l'EPI a fourni des éléments très importants d'analyse du capitalisme liés à la notion d'« hégémonie ». Le monde moderne (qui commence vers 1500) est fait de puissances dominantes et de pays challengers. C'est un monde du pouvoir et de la force militaire, le pouvoir étant toujours un phénomène relatif. Ainsi, se pose entre ces puissances la question d'une éventuelle hégémonie définie comme « *la domination d'un seul Etat dans la production mondiale et la force politico-militaire* » (Bergsten, 1984, 10). En conséquence, cette puissance hégémonique doit avoir « *le contrôle sur les ressources naturelles, sur les sources du capital, sur les marchés, et des avantages compétitifs dans la production des biens à forte valeur ajoutée* » (Keohane, 1984, 32). L'hégémonie requiert tout autant la motivation que la force matérielle pour projeter internationalement sa puissance, la motivation étant largement un effet des caractéristiques internes du pays (idem, 34-45). Ainsi, un système sous hégémonie (« hégémonique ») est un système dans lequel « *un Etat est suffisamment puissant pour maintenir les règles essentielles gouvernant les relations inter-étatiques et qui le veut* » (Keohane et Nye, 1977, 44). Ceci suppose une force militaire suffisante pour assurer la sécurité de l'économie politique internationale qu'il domine, même s'il n'a pas besoin d'être militairement dominant partout dans le monde (Keohane, 1984). Dès lors, épistémologiquement, l'EPI a été conduite à poser la question de la guerre.

La discussion s'est d'abord portée sur une éventuelle théorisation de la guerre hégémonique. Selon R. Gilpin (1981) dont nous partirons car il en fournit, d'après J. S. Levy (1985, 351), « *la définition la plus compréhensive* », la guerre hégémonique a quatre caractéristiques :

- c'est un « *affrontement direct entre la ou les puissances dominantes dans le système international et le ou les challengers montants* ». Elle voit « *la participation de toutes les puissances majeures et de nombreux Etats mineurs* » ;

- « *la question fondamentale en jeu est celle de la nature et de la gouvernance du système* » ;
- elle est illimitée dans ses moyens comme dans ses fins et tend à embrasser l'entier système international ;
- elle survient en raison du déséquilibre croissant entre la gouvernance du système et la répartition actuelle de la puissance (laquelle est largement fonction du développement inégal).

En conséquence, l'enjeu de la guerre hégémonique est la détermination de l'Etat qui va gouverner le système international et des intérêts prioritaires au nom desquels il va le faire. La guerre hégémonique conduit à une redistribution du partage du territoire, à la mise sur pied d'un nouvel ensemble de règles (ou arrangements institutionnels internationaux et nationaux) et une nouvelle structuration de l'économie mondiale en économies-monde (ou Division Internationale du Travail). Elle favorise les nations périphériques car les pays directement engagés s'épuisent mutuellement et ouvrent la voie à la conquête de l'hégémonie par d'autres. Elle constitue donc « *les grands points d'inflexion dans l'histoire du monde* » : « *ces conflits périodiques ont réordonné le système international et propulsé l'histoire dans des directions nouvelles et non écrites (« uncharted »). Ces conflits résolvent la question de savoir quel Etat va gouverner le système, en même temps que celle des idées et valeurs qui vont prédominer, déterminant de ce fait l'éthos des âges qui vont lui succéder. Les conséquences de ces guerres affectent les structures économiques, sociales et idéologiques de chacune des sociétés en même temps que la structure du système international le plus large* » (Gilpin, 1981, 203).

Mais, alors qu'il donne la vision la plus profonde de la guerre hégémonique, R. Gilpin rejette l'idée de cycle de guerre, que soutiennent, par exemple, G. Modelski et, à sa suite, W. Thompson et bien d'autres.³ G. Modelski (1978) (1981) (1985) et W. Thompson (1983) soutiennent que la guerre hégémonique obéit bien à un « cycle long » (il aurait mieux valu dire « hyper long » pour éviter toute confusion avec le Kondratieff) de la domination. Prenant pour point de départ le cycle Kondratieff, ils constatent que les guerres hégémoniques obéissent à un rythme d'environ 100 ans, soit tous les 2 Kondratieff. G. Modelski suggère que ce rythme correspond à l'alternance de changements et d'innovations majeures dans le système économique (nouvelle technologie et nouveau secteur moteur) et de changements et d'innovations dans le système politique (réorganisation de la structure mondiale de domination par la guerre globale).

Cette théorie a été fortement discutée, notamment par I. Wallerstein et les tenants du cycle Kondratieff. J. S. Levy (1985) en a fait un intéressant bilan critique dans le but d'élaborer une « *théorie de la guerre générale* » à laquelle nous emprunterons certaines conclusions. Il montre d'abord que la discussion est fort difficile car elle revient à confronter des problématiques sans accord sur la liste des guerres prises en compte puisque « *chaque problématique produit sa propre liste* », ce qui se traduit par la diversité des qualificatifs employés (globale, mondiale, extensive, systémique, hyper, générale) qui renvoient à autant de visions des causes de la guerre.⁴ La discussion fait néanmoins émerger certaines caractéristiques de la guerre hégémonique qui sont essentielles :

- dans un monde « *anarchique* » (c'est-à-dire, dans le langage de l'EPI, « *non organisé centralement par une Autorité unique Légitime et Démocratique* »), la sécurité des intérêts repose en définitive sur la force militaire qui définit en dernière instance la hiérarchie des acteurs du système ;

- le système est donc d'abord fait de l'interdépendance conflictuelle des grandes puissances lesquelles sont toujours des Etats territorialisés ;
- la guerre hégémonique doit impliquer la puissance dominante et la plupart des grandes puissances du système⁵ ;
- elle ne se définit pas par les anticipations des acteurs concernant la probabilité d'une victoire décisive car l'affaiblissement mutuel des parties belligérantes peut faire émerger une autre puissance hégémonique (Levy, 1985, 364) ;
- le produit essentiel de la guerre globale est la supériorité écrasante dans les capacités navales militaires qui donne le contrôle, si ce n'est la main-mise, sur le commerce mondial et la capacité de structurer le système mondial et d'y maintenir l'ordre (Modelska, Morgan, 1985) (Thompson, 1983) ;
- la guerre hégémonique est « *globale* » quant à son objet. Elle commence par des problèmes locaux. Elle est déclenchée lorsque la montée continentale du ou des challenger(s) menace de devenir une vraie capacité de contestation globale de l'hégémonie (idem) ;
- le challenger échoue parce que l'effort économique pour conquérir la suprématie navale est trop important. Mais les coûts du maintien de la puissance militaire finissent aussi par devenir trop importants pour la nation hégémonique qui réduit sa capacité navale et se « *dé légitime* » au regard de ses nouveaux rivaux et ne peut emporter une nouvelle guerre (idem). Cette dynamique est inéluctable en raison du développement nécessairement inégal du capitalisme qui génère une nouvelle répartition internationale du pouvoir (Chase-Dunn, 1981) ;
- cette dynamique se fait sur cycles longs (idem) c'est-à-dire des cycles d'une durée séculaire. Elle se combine avec la dynamique du cycle économique, suggérant qu'il y a des changements **dans** la domination mondiale et des changements **de** la domination mondiale (des « *grandes transformations* » comme l'a montré K. Polanyi) ;
- la guerre est déclenchée par le challenger lorsque sa puissance militaire approche celle de la puissance dominante et qu'il veut obtenir l'influence politique globale que lui promet ses nouvelles capacités (Organski et Kugler, 1980). Ce dernier point fait jouer un rôle essentiel à la puissance industrielle puisqu'elle est dominante dans l'acquisition de la force militaire, ce qui nous renvoie aux théories de la guerre en termes de Kondratieff.

II - Cycle Kondratieff et guerres

N. Kondratieff ayant associé la guerre avec le cycle (près de 80% des guerres surgiraient pendant la phase ascendante du cycle) mais sans en fournir de théorie (si ce n'est que la croissance avive les tensions entre économies sur les marchés et les matières premières), c'est essentiellement dans ce cadre que la guerre a été étudiée, avec les habituelles réfutations des corrélations à laquelle donne lieu la théorie des cycles de Kondratieff.⁶ Parmi les très nombreux travaux, on privilégiera ceux de J. S. Goldstein qui paraissent les plus fouillés. Goldstein cherche à corréler la guerre et la production, les prix et les salaires (1987), bref avec la prospérité (1988). Il construit tout d'abord une régularité très forte des « *war peaks* » d'environ tous les 50 ans, chaque « *war peak* » survenant vers la fin d'une phase ascendante (jusqu'en 1918), l'intensité meurtrière (mesurée par le taux annuel de décès sur le champ de bataille) lui étant liée⁷ (1987, 581-2). Selon lui, la guerre est la variable la

plus périodisée, l'intensité meurtrière précédant même les dates de l'onde longue nominale d'environ 1 à 5 ans en moyenne. En effet, les indices de production sont positivement corrélés au cycle nominal pour la France, la Grande Bretagne et les E.U. mais à un degré moindre pour l'Allemagne, tandis que les salaires réels (testés sur le seul cas britannique) sont négativement corrélés avec le cycle (depuis 1700) et avec la guerre (et ce, de manière encore plus forte). Les taux de croissance de la production en séries décalées sont également positivement corrélés avec le cycle nominal : les ondes de production précèdent les ondes de prix d'environ 10 à 15 ans en moyenne et l'intensité meurtrière de la guerre d'environ 10 ans (1987, 586-9). Goldstein en conclut - contre Rostow notamment - que la stagflation n'est pas une anomalie des années 1970 mais un phénomène caractéristique de la fin de la période ascendante des prix, lorsque la production a connu un sommet et que l'intensité meurtrière de la guerre est forte.

A ces diverses corrélations, Goldstein propose une explication théorique qui prend sa source dans l'économie : une croissance économique soutenue promeut la guerre et est brisée par cette guerre. En effet, cette forte croissance, comme l'avait annoncé Kondratieff, avive la compétition entre grandes puissances pour les ressources naturelles et les débouchés. En même temps, elle permet aux puissances du cœur du monde, d'une part, de développer leurs moyens militaires et, d'autre part, de mener la guerre plus longtemps (ce qui n'est pas le cas après une période de récession, « *l'argent étant le nerf de la guerre* » selon lui). Il en résulte une intensité meurtrière beaucoup plus forte d'où l'ampleur des destructions des capacités matérielles et humaines de production, les guerres poussant au plein-emploi des capacités productives à court terme mais au détriment du long terme (reprise des travaux de A. C. Pigou, 1940). Une croissance plus faible aboutit à des guerres de moindre intensité, ce qui permet une croissance économique plus forte à terme. Cette séquence s'écoule sur environ 50 années. Dans cette vision, guerre et croissance économique sont les variables déterminantes, alors que les prix réagissent à la guerre et que les salaires réels réagissent à la guerre et aux prix (1987, 590). Ce dernier point lui permet de réintroduire la lutte des classes dans sa théorie (1988, chap. 11, 13 et 14). Brièvement résumée, son explication est que le financement de la guerre, par la taxation directe ou indirecte, réduit la part du surplus allouée aux salariés. En particulier, l'inflation est une taxe invisible pour la guerre qui est « *la plus simple à lever, la plus rapide à mettre en œuvre et la plus difficile à éviter* » (Goldstein citant Hamilton). Lorsque l'on renonce à taxer directement les salaires, alors le financement de la guerre par l'inflation dégénère en hyper-inflation. Finalement, Goldstein résume sa théorie par une formule de Sun Tzu : « *là où est l'armée, les prix sont élevés ; quand les prix sont hauts, la richesse du peuple est épuisée* ».

Du point de vue des explications en termes d'ondes longues, cette théorie est certainement une des plus solides car elle endogénéise les variables déterminantes n'attribuant pas, comme pas chez E. Mandel (1980), la question de la reprise à un choc exogène, c'est-à-dire à un coup de dé du destin.⁸ Mais, comme E. Mandel, Goldstein laisse la lutte des classes à l'extérieur de l'onde, ne la ramenant que pour expliquer l'évolution des salaires réels, ce qui est tout de même un progrès par rapport à Mandel. L'autre faiblesse de cette théorie est son faible contenu international. La théorie de R. Vayrynen représente, de ce point de vue, la construction de loin la plus achevée.

R. Vayrynen (1983) propose en effet une théorie cyclique des relations internationales et donc de l'existence des grandes puissances et de leur domination qui repose sur les cycles longs du développement économique et des innovations technologiques, lesquelles ont leur origine au sein de ces grandes puissances. Il fait des liens technologiques entre économie civile et économie militaire le moteur de la montée et du déclin des grandes puissances, conduisant ainsi nécessairement à une évolution cyclique des relations internationales. Les grappes d'innovations technologiques, émergeant dans le cadre des stratégies nationales d'industrialisation, déterminent la nature des programmes militaires. Les trajectoires d'évolution de la technologie militaire sont ainsi dépendantes des changements macro-économiques et macro-politiques sur longue période au sein des grandes puissances et dans leur position internationale. Les nouvelles technologies militaires (donc des guerres majeures) prennent ainsi racine dans les périodes de stagnation économique.

Lors des phases ascendantes du cycle long, de nouvelles ressources sont générées pour le développement de programmes militaires, ce qui tend à accroître la probabilité de guerre. Lors de ces phases, le coût de ces programmes est plus facile à supporter économiquement et politiquement qu'en période de stagnation. Ces programmes ont en outre un impact différent selon le cycle de vie des pays. Dans les pays industriels « mûrs » comme les Etats-Unis ou la Grande-Bretagne d'après 1960, ces programmes deviennent un réel fardeau. Au contraire, dans les nations semi-périphériques ascendantes telles l'Allemagne et le Japon de la fin du XIXe siècle, l'aide de l'Etat aux industries militaires a eu des effets très favorables sur le développement économique et technologique de la nation dans son ensemble : en articulant l'économie civile à l'économie militaire, elle a permis de structurer et d'organiser l'économie civile. Mais cette conclusion n'est, selon lui, pas absolue : les Etats-Unis du XIXe siècle et le Japon d'après 1945 sont aussi des exemples de programmes militaires modestes qui ont permis une forte utilisation des innovations technologiques, autorisant un fort développement de ces pays, et les faisant monter dans la hiérarchie internationale.

Parmi les théories économiques de la guerre, cette conception est de loin la plus générale. Elle n'en demeure pas moins soumise aux critiques habituelles adressées au cycle Kondratieff concernant son mécanicisme excluant l'incertitude (De Bernis, 1993), sauf à le réintroduire à la manière de Mandel sous la forme de l'exogénéité soit d'un choc quelconque, soit de la lutte des classes, ce qui est clairement inadmissible dans la problématique marxiste. On sait aussi combien la théorie des cycles longs est sensible à la datation. On peut même en arriver, avec W. Rostow (1975), à une périodisation des phases ascendantes et descendantes totalement contraire à la périodisation habituelle. Comme l'a montré I. Wallerstein (1979), cela dépend de l'indicateur utilisé, par exemple si l'on prend les prix de la production et que l'on assimile des prix relativement stables à des prix descendants et à une phase descendante du cycle. Un dernier problème est celui de la vision d'une nécessaire synchronie des dynamiques nationales. Cette vision est pour nous absolument incompatible avec la réalité empirique de la dynamique capitaliste : il est en effet patent que la dynamique de la production des économies déifiantes ne suit pas celle de l'économie hégémonique, vraisemblablement d'ailleurs parce que ces économies lui sont de moins en moins soumises ce qui constitue, précisément, un élément du déclin de cette puissance hégémonique.

Néanmoins, la discussion sur une vision cyclique « à la Kondratieff » de la guerre apporte quelques enseignements précieux :

- il est effectivement nécessaire de distinguer entre les guerres : certaines sont hégémoniques, « majeures », alors que d'autres, tout en étant importantes, ne sont qu'« inter-étatiques ». Les premières ont des conséquences indéniables sur les prix (Thompson et Zuk, 1983, 633-4) alors que les dernières n'en ont pas (idem, 637). Si les prix montent *avant* les guerres majeures, c'est bien que les causes de la montée des prix (qui sont économiques) interviennent très certainement dans les motifs de la guerre. Et il est clair que les tensions sur les ressources naturelles et les débouchés jouent un rôle essentiel à la fois sur la hausse des prix et sur les rapports internationaux des grandes puissances ;
- la liaison effectuée par R. Vayrynen entre cycle des innovations technologiques, liaisons entre technologies civiles et militaires, développement de la force militaire, cycle de vie des grandes puissances et guerres majeures ou seulement cycliques est une avancée théorique absolument essentielle dont il convient de partir. Mais il convient aussi de la fonder sur une théorie non mécaniciste de la dynamique du capitalisme.

Pour ce faire, nous disposons de nombreuses réflexions menées sur les travaux en termes de « stage », « ondes », « cycles » et « structures sociales d'accumulation ». Dans un remarquable article critique, H. Gulalp (1989) en a proposé une synthèse qui peut constituer le point de départ d'une véritable analyse du statut économique de la guerre en lien avec la crise. La crise est une période de changements majeurs et nécessaires dans la dynamique du capitalisme. Elle remet en cause les règles du jeu (arrangements) antérieures et oblige à en rechercher de nouvelles, capables de relancer l'accumulation du capital. La guerre peut ainsi être problématisée comme un conflit sur les règles du jeu nationales et internationales constitutives de la structure de l'économie mondiale à un moment donné. Confrontant de manière frontale et décisive les différentes (et incompatibles) préférences nationales de structure, elle a pour résultat leur reconfiguration en préférences de structure nationale hiérarchiquement ajustées sous la direction de la nouvelle Puissance Internationalement Dominante⁹.

Notes

¹ Pour une présentation historique synthétique, voir en particulier C. D. GOODWIN (1991).

² Même l'Association des économistes contre la course aux armements, d'origine américaine (ECCAR) ne produit pas de travaux sur ce terrain.

³ Sans prétendre à l'exhaustivité, nous renvoyons à C. CHASE-DUNN (1981), « Interstate System and Capitalist World-Economy: One Logic or Two? », *International Studies Quarterly*, 25, n° 1 ; J. A. C. CONYBEARE (1990), « A Random Walk Down To Road To War: War Cycle, Prices And Causality », *Defence Economics*, vol 1, n° 4 ; C. F. DORAN, W. PARSONS (1980), « War And The Cycle Of Relative Power », *American Political Science Review*, 74, n° 4 ; C. F. DORAN, W. PARSONS (1983), « War and Power Dynamics: Economic Underpinnings », *International Studies Quarterly*, 27 ; C. GOCHMAN, Z. MAOZ (1984), « Militarized Interstate Disputes: 1816-1976 », *The Journal of Conflict Resolution*, vol 28, n° 4 ; J. S. GOLDSTEIN (1987), « Long Waves in War, Production Price and Wages », *The Journal of Conflict Resolution*, vol 31, n° 4 ; J. S. GOLDSTEIN (1985), « Kondratieff Waves As War Cycles », *International Studies Quarterly*, 29, n° 4 ; J. S. GOLDSTEIN (1988), *Long Cycles: Prosperity and the War in the Modern Age*, Yale U. P., New Haven ; C. T. ; G. GRAIG, K. WATT (1985), « The Kondratieff Cycle And War: Close Is The Connection? », *Futurist*, 19, vol 2 ; J. S. LEVY (1985), « Theory of General War », *World Politics*, 37, n° 3 ; J. S. LEVY, T. C. MORGAN (1984), « The Frequency Of Seriousness Of War On Inverse Relation Ship? »,

The Journal of Conflict Resolution, vol 28, n° 4 ; G. MODELSKI (1978), « The Long Cycles of Global Politics and National State », *Comparative Studies In Society And History*, 20, n° 2 ; G. MODELSKI (1981), « Long Cycles, Kondratieffs, Alternating Innovation: Implication for U. S. Foreign Policy », dans C. W. KEGLEM Jr, P. MC GONAN (eds.), *The Political Economy of Foreign Policy Behavior*, Sage Beverly Hills, CA. ; G. MODELSKI, P. M. MORGAN (1985), « Understanding Global War », *The Journal of Conflict Resolution*, 29, n° 3 ; A. F. K. ORGANSKI, J. KUGLER (1980), *The War Ledger*, Chicago. U. P., Chicago, chap 1 ; J.D. SINGER, T. CUZAC (1981), « Periodicity, Inexorability and Steermanship in International War », dans R. MERIT, B. RUSSET (eds.) (1981), *From National Development To Global Community*, Allen and Unwin, Londres ; W. THOMPSON (1983), « Uneven Economic Growth, Systemic Challenges and Global Wars », *International Studies Quaterly*, 27, n° 3 ; W. THOMPSON, L. G. ZUC (1983), « War, Inflation and Kondratieff Long Waves », *The Journal of Conflict Resolution*, 26, n° 4 ; R. VAYRYNEN (1983a), « Economics Cycles, Power Transitions, Political Management and Wars between Major Powers », *International Studies Quaterly*, 27, n° 4 ; R. VAYRYNEN (1983b), « Economic Fluctuation, Technological Innovation and The Arms Race in a Historical Perspective », *Cooperation and Conflict*, 18, n° 3 ; I. WALLERSTEIN (1984), *The Politics of the World-Economy*, Cambridge U. P., Cambridge.

⁴ Cependant, tous ces auteurs partagent une plage d'accord qui est la suivante :

- Le monde moderne commence vers 1500,
- il est fait des confrontations de puissances inégales,
- la guerre hégémonique y joue un rôle essentiel car elle confirme une répartition de pouvoir en son sein, y établit un nouveau mode de fonctionnement et est un acteur majeur de sa transformation (LEVY, 1985, 356).

⁵ Je ne partage pas le troisième critère qui est l'intensité des combats, car ce critère est déficient du point de vue des guerres modernes qui frappent plus les civils que les militaires et parce qu'il est mécaniciste, faisant l'impasse sur la dimension militaire de la guerre qui peut résulter en une Blitzkrieg dont les conséquences socio-politiques ne seraient pas moins majeures.

⁶ On peut citer K. BARR (1979), J. D. SINGER, M. SMALL (1972), J. A. C. CONYBEARE (1990).

⁷ Alors que la fréquence et la durée des guerres de grandes puissances sont approximativement égales quelle que soit la nature de la phase de l'onde, l'intensité meurtrière (« severity ») est environ 10 fois plus forte dans les phases ascendantes que dans les phases descendantes.

⁸ Lorsque Max Plank expliqua à A. Einstein sa théorie de l'indétermination, ce dernier s'écria : « Mais, Dieu ne joue pas aux dés. », à quoi Max Plank répondit : « Et, pourtant si ! ».

⁹ Voir mon essai « Pour une théorie de la dynamique du capitalisme » dans ce même ouvrage.

Bibliographie

BARBER W. J. [1991], « From the Economics of Welfare to the Economics of Warfare (and Back) in the Thought of A. C. Pigou » dans GOODWIN C. D. (ed.). [1991], *Economics and National Security. A History of their Interaction. Annual Supplement to Volume 23, History of Political Economy*, Duke U.P. Durham and London.

BARR K. [1979], « Long Waves: A Selective, Annotated Bibliography », *Review*, 2, Spring.

BERGSTEN A [1984], « Cycles Of War In The Reproduction Of The World-Economy », papier présenté à la rencontre annuelle de l'Association des Etudes Internationales, Atlanta, G.A. cité par LEVY J. S. [1985] « Theory of General War », *World Politics*, vol XXXVII, n° 3, April, p 349. Note de bas de page 21.

CHASE-DUNN C. [1981], « Interstate System and Capitalist World-Economy: One Logic or Two ? », *International Studies Quaterly*, 25, n° 1.

CHASE-DUNN C., SOKOLOVSKY J. [1983], « Interstate Systems, World Empires and the Capitalist World Economy: A Response to Thompson », *International Studies Quarterly*, 27, September.

CONYBEARE J. A. C. [1990], « A Random Walk Down To Road To War: War Cycle, Prices And Causality », *Defence Economics*, vol 1, n° 4.

DE BERNIS G. [1993], « L'incertitude est-elle compatible avec le cycle long ? », *Economies et Sociétés*, Série F 33, n° 7-8.

DORAN C. F., PARSONS W., 1983, « War and Power Dynamics: Economic Underpinnings, *International Studies Quarterly*, 27.

DORAN C. F., PARSONS W. [1980], « War And The Cycle Of Relative Power », *American Political Science Review*, 74, n° 4.

GILPIN R. [1981], *War and Change in World Politics*, Cambridge U.P., Cambridge.

GOCHMAN C. et MAOZ Z. [1984], « Militarized Interstate Disputes: 1816-1976 », *The Journal of Conflict Resolution*, vol 28, n° 4.

GOLDSTEIN J. S. [1987], « Long Waves in War, Production Price and Wages », *The Journal of Conflict Resolution*, vol 31, n° 4.

GOLDSTEIN J. S. [1985], « Kondratieff Waves As War Cycles », *International Studies Quarterly*, 29, n° 4.

GOLDSTEIN J. S. [1988], *Long Cycles: Prosperity and the War in the Modern Age*, Yale U. P., New Haven C. T.

GOODWIN C. D. (ed.), [1991], *Economics and National Security. A History of their Interaction. Annual Supplement to Volume 23, History of Political Economy*. Duke U.P. Durham and London.

GRAIG G., WATT K. [1985], « The Kondratieff Cycle And War: Close Is The Connection? », *Futurist*, 19, vol 2.

GULALP H. [1989], « The Stages and Long Cycles of Capitalist Development », *Review of Radical Political Economics*, Vol 21, n° 4.

KEOHANE R. O. [1984], *After Hegemony: Cooperation And Discord In The World Political Economy*, Princeton U.P., Princeton.

KEOHANE R. O., NYE J. S. [1977], *Power and Interdependence*, Little Brown, Boston.

LEVY J. S. [1985], « Theory of General War », *World Politics*, 37, n° 3.

LEVY J. S., MORGAN T. C. [1984], « The Frequency Of Seriousness Of War On Inverse Relation Ship? », *The Journal of Conflict Resolution*, vol 28, n° 4.

MANDEL E. [1980], *Long Waves Of Capitalist Development*, Cambridge U.P., Cambridge.

MODELSKI G. [1978], « The Long Cycles of Global Politics and National State », *Comparative Studies In Society And History*, 20, n° 2.

MODELSKI G. [1981], « Long Cycles, Kondratieffs, Alternating Innovation: Implication for U. S. Foreign Policy », dans KEGLEM C. W. Jr., Mc GONAN P. (eds.), *The Political Economy of Foreign Policy Behavior*, Sage Beverly Hills, CA.

MODELSKI G., MORGAN P. M. [1985], « Understanding Global War », *The Journal of Conflict Resolution*, 29, n° 3.

ORGANSKI A. F. K., KUGLER J. [1980], *The War Ledger*, Chicago. U. P., Chicago, chapitre 1.

PIGOU A. C. [1940], *The Political Economy Of War*, New and revised edition, Macmillan, London, First edition 1921.

ROSTOW W. W. [1975], « Kondratieff, Schumpeter and Kuznets: Trend Periods Restricted », *Journal of Economic History*, Vol 25, n° 4.

SINGER J. D., CUZAC T. [1981], « Periodicity, Inexorability and Steermanship in International War », dans MERIT R., RUSSET B. (eds.) [1981], *From National Development To Global Community*, Allen and Unwin, Londres.

SINGER J. D., SMALL M. [1972], *The Wages Of War, 1816-1965*, John Wiley, New York.

STRANGE S. [1998], « International Political Economy: Beyond Economies and International Relations », *Economie et Sociétés, Relations économiques internationales*, série P, n° 34, n° 4.

THOMPSON W. [1983], « Uneven Economic Growth, Systemic Challenges and Global Wars », *International Studies Quaterly*, 27, n° 3.

THOMPSON W., ZUK L. G. [1982], « War, Inflation and Kondratieff Long Waves », *The Journal of Conflict Resolution*, 26, n° 4.

VAYRYNEN R. [1983a], « Economics Cycles, Power Transitions, Political Management and Wars between Major Powers », *International Studies Quaterly*, 27, n° 4.

VAYRYNEN R. [1983b], « Economic Fluctuation, Technological Innovation and The Arms Race in a Historical Perspective », *Cooperation and Conflict*, 18, n° 3.

WALLERSTEIN I. [1979], « Kondratieff up or Kondratieff down? », *Review*, 2, Spring.

WALLERSTEIN I. [1984], *The Politics of the World Economy*, Cambridge U. P., Cambridge.